



Souvenir des fetes de Mgr de Laval



Ce n'est pas un compte rendu de nos fêtes que je vous envoie, ma chère Françoise, ce sont tout au plus les impressions d'une québécoise émerveillée des spectacles grandioses qui ont passé sous ses yeux, dans cette ville où les démonstrations religieuses et nationales ont un caractère particulier de beauté et de grandeur qui se surpasse encore cette année.

Le premier des tableaux dans lesquels nous apparaîtront plus tard les fêtes de Laval, c'est la procession du Saint-Sacrement, cette splendide manifestation de la foi du peuple canadien. Dans nos rues pavées et décorées comme dans les plus grands jours, le cortège s'avance grave et recueilli au milieu de la foule attentive et respectueuse. La présence de tous les ordres religieux lui donne un éclat inusité : ce sont nos anges protecteurs qui ont laissé pour une heure leurs couvents et leurs cloîtres et qui viennent implorer pour nous la miséricorde et les bienfaits du ciel. C'est la longue suite des lévites et des prêtres en dalmatiques, en chasubles et en chapes ; ce sont les évêques dans toute la majesté des emblèmes de leur autorité épiscopale ; puis, les thuriféraires qui jettent des flots d'encens et des fleurs effeuillées devant le dais où rayonne l'ostensoir d'or qui est le trône visible de Notre Roi invisible sur le passage duquel même les incroyants se prosternent. Toutes les sommités, de notre monde politique, universitaire et social le suivent avec une foule compacte, un flot humain qui lui fait une escorte triomphale.

Quand le timbre retentissant des cuivres ne redit pas des marches solennelles, les voix humaines s'élèvent vibrantes dans une prière magnifique.

Au retour, c'est l'Apothéose. En haut du grand portail de la Basilique, au son d'une combinaison très ingénieuse de bois et de cuivres, qui simule les sons majestueux de l'orgue un chœur puissant chante les hymnes latines ; puis au moment où Mgr Sbaretti s'avance avec l'hostie pour bénir le peuple, les tambours bat-

tent, les clairons sonnent, et sur les têtes inclinées il passe une brise rafraîchissante comme un souffle de paix et d'amour.

Je pourrais dire un mot de la collation des diplômes, à l'Université Laval qui clôture ce grand jour, de l'éloge éloquent du premier évêque de Québec "le fondateur des petites écoles où se forme l'âme de la patrie" mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne veux noter ici que les démonstrations populaires, celles qui resteront à jamais gravées dans l'âme canadienne.

La seconde nous amène au pied du monument Laval que des draperies de pourpre et d'or recouvrent. On a beaucoup critiqué l'œuvre de notre sculpteur. On lui a reproché de n'avoir pas donné une allure assez fière à un Montmorency-Laval, que sa chape semble un peu écraser et qui, suivant la croyance commune, était un caractère énergique jusqu'à la raideur. Or des érudits, qui ont fouillé la vie du fondateur de l'Église canadienne, contredisent cette légende ; ils prouvent que notre premier évêque, s'il était grand par la naissance, n'avait accepté un évêché que parce qu'il était perdu dans un pays sauvage où il n'aurait aucune satisfaction humaine.

Quand on parle de ses retentissants démêlés avec les gouverneurs français, on n'appuie pas assez sur les horribles faits qui motivaient ses sévérités : des bourgades entières endormies dans une bestiale ivresse et qui, au réveil, retrouvaient la moitié de leurs membres blessés et défigurés.

L'on cite l'exemple effrayant d'un sauvage qui donna le fruit de trois années de chasse, avec sa femme et sa fille pour une seule bouteille de l'inférieure liqueur.

Quoi d'étonnant que Mgr de Laval ait lutté avec l'énergie de sa très grande âme contre de tels abus et cela n'empêche pas le sourire de mansuétude qui se joue sur ses lèvres de bronze d'être véridique et sincère.

Le groupe placé à ses pieds explique son attitude : l'Indien qui se

dresse dans sa superbe indépendance et auquel la religion indique la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance qui fut l'objet de sa constante sollicitude ; le jeune écolier rappelle ce qu'il fut pour la jeunesse et ce que nous lui devons ; l'Ange qui lui tend la palme de la gloire est l'interprète de la postérité reconnaissante.

Lorsque les bombes annoncèrent que la cérémonie du dévoilement était proche, on vit de gracieuses fillettes, couronnées de fleurs, descendre du monument au pied duquel les derniers Hurons étaient assis et conduire des rubans aux couleurs de Laval jusqu'à la tribune où le Gouverneur Général attendait. La foule immense qui couvrait alors les environs vit les draperies s'agiter et remonter jusqu'à une couronne au-dessus de la statue, tandis que des colombes s'échappaient de leurs plis et semblaient porter jusqu'aux cieux l'allégresse et l'enthousiasme de cent mille poitrines, tandis qu'un peloton d'honneur saluait de salves de mousqueterie la figure héroïque de François de Montmorency-Laval et que montaient dans l'air les refrains patriotiques de sa cantate, de "O Canada" et de "France".

Et le soir, pendant que l'évêché, les églises, les communautés et les places publiques se paraient de girandoles éblouissantes et brillaient de mille feux, que les fanfares jouaient leur plus joyeux répertoire, le peuple venait se reposer sur les estrades et causer familièrement sous le regard bienveillant du saint évêque.

Il ne me reste qu'un mot à dire de la Saint-Jean-Baptiste, du long défilé de canadiens-français fiers de leur origine. Des discours patriotiques des grands orateurs de chez nous, de la bienveillance et de l'admiration de nos compatriotes anglais pour des fêtes exclusivement canadiennes.

Je voudrais rapporter aussi chacune des paroles de Mgr Roy lorsqu'après la messe il appela d'un geste de pasteur et de père, la foule que les soldats maintenaient à grande peine à distance respectueuse pour lui prêcher le règne du Christ et les moyens de conserver le précieux dépôt de la foi que nous avons reçue en héritage. Il eut des accents émus pour parler de la France catholique qui fut notre mère et à laquelle nous tenons enco-